

CHAZ PRODUCTIONS présente

MAX LENNY



COMPÉTITION
OFFICIELLE
FIFE ILE-DE-FRANCE



PRIX D'INTERPRÉTATION FÉMININE
FESTIVAL INTERNATIONAL
DU FILM DE SAINT-JEAN-DE-LUZ



SÉLECTION OFFICIELLE
32^e FESTIVAL INTERNATIONAL
DU 1^{er} FILM D'ANNONAY



UN FILM DE **FRED NICOLAS** AVEC **CAMÉLIA PAND'OR** & **JISCA KALVANDA**

AVEC CAMÉLIA PAND'OR, JISCA KALVANDA, ADAM HEGAZY, MARTIAL BEZOT, ALVIE BITEMO MAMOUNGA, NORBERT GODJI, MATHIEU DÉMY, PIERRE SALVADORI SCÉNARIO FRED NICOLAS, FRANÇOIS BÉGAUDEAU IMAGE SÉBASTIEN BUCHMANN MONTAGE MIKE FROMENTIN, GILDA FINE SON JEAN-MICHEL TRESALLET, PIERRE BARIAUD, SAMUEL AICHOUN MUSIQUE ORIGINALE SIMON NEEL, CAMÉLIA PAND'OR ASSISTANTS À LA MISE EN SCÈNE LUIS BERTOLO, PAULE SARDOU CASTING EVE GUILLOU, CENDRINE LAPUYADE DÉCORS OLIVIA TOURNADRE, MOURAD SAÏDI COSTUMES JANINA RYBA MAQUILLAGE VALÉRIE TRANIER ASSISTANT DE PRODUCTION LIONEL MASSOL DIRECTEUR DE PRODUCTION JEAN-PAUL NOGUES PRODUCTRICE DÉLÉGUÉE ELISABETH PÉREZ UNE PRODUCTION CHAZ PRODUCTIONS EN COPRODUCTION AVEC FILM FACTORY, SEDNA FILMS, SOLAIRE PRODUCTION EN ASSOCIATION AVEC INDEFILMS 2 AVEC LA PARTICIPATION DU CENTRE NATIONAL DU CINÉMA ET DE L'IMAGE ANIMÉE AVEC LE SOUTIEN DE LA RÉGION PROVENCE-ALPES-CÔTE D'AZUR ET DE LA FONDATION GAN POUR LE CINÉMA EN PARTENARIAT AVEC LE FONDS IMAGES DE LA DIVERSITÉ VENTES INTERNATIONALES ALPHA VIOLET UNE DISTRIBUTION SHELLAC.

CHAZ PRODUCTIONS
présente

MAX LENNY

85 min / DCP / 2.35 / Couleur / 5.1 / France / 2014 / visa n°136.917

UN FILM DE **FRED NICOLAS**
AVEC **CAMÉLIA PAND'OR** & **JISCA KALVANDA**

DISTRIBUTION

Shellac Friche La Belle de Mai 41 rue Jobin 13003 Marseille
T. 04 95 04 95 92 – contact@shellac-altern.org – www.shellac-altern.org

PROGRAMMATION

Shellac – Lucie Commiot – T. 01 78 09 96 65 – Anastasia Rachman – T. 01 78 09 96 64
programmation@shellac-altern.org

PRESSE

Makna Presse – Chloé Lorenzi – Audrey Grimaud
177 rue du Temple 75003 Paris – T. 01 42 77 00 16 – info@makna-presse.com

Dossier de presse et photos téléchargeables sur www.shellac-altern.org

SORTIE NATIONALE LE 18 FÉVRIER 2015



Lenny est une adolescente sauvage et solitaire d'une cité des quartiers nord de Marseille. C'est par le rap qu'elle exprime les difficultés de son quotidien. C'est aussi par lui qu'elle réussit à s'en évader. Un soir, alors qu'elle répète en cachette dans un chantier à l'abandon, Lenny rencontre Max, une jeune Congolaise sans-papiers, qui est aussitôt charmée par sa voix et la puissance de ses mots.



ENTRETIEN AVEC FRED NICOLAS

« Ma gueule, ma condition sociale, mon passé troublant étiquetés. Quand un beau jour s'pointe, j'lui demande assez souvent mais qui t'es ? J'veux pas d'ta pitié de toute façon j'ai du mal à m'y fier. »

Peace & love, Camélia Pand'or

A l'origine du film, il y a votre intérêt pour une rappeuse marseillaise, Keny Arkana...

C'est vrai. Alors que je voulais travailler sur des grands thèmes que sont l'amitié, l'adolescence, la musique, mes filles m'ont fait découvrir cette jeune rappeuse, Keny Arkana, une adolescente rebelle qui s'est réfugiée dans la musique et a écrit ses premières chansons à 16 ans. J'ai eu un coup de cœur pour ses textes acérés et pour ses mélodies puissantes, son énergie, son engagement. Le fait que ce soit une fille qui fait entendre une voix différente, là où elles n'ont pas souvent droit au chapitre, m'a donné l'envie de raconter une histoire de filles. Et sa personnalité à l'énergie impressionnante m'a inspiré le personnage de Lenny, une adolescente mal dans sa peau, qui exprime ses émotions par des textes qu'elle rappe ensuite sur des instrumentaux.

Dans un premier temps, j'ai imaginé que Keny Arkana jouerait le personnage principal. Mais elle ne se sentait pas actrice. De toute façon, comme elle était plus âgée, on aurait perdu ce côté adolescent du personnage. J'ai écrit le scénario porté par ses chansons et j'ai puisé dans les souvenirs de mon adolescence pour restituer l'âpreté des quartiers nord de Marseille, mais aussi sa vitalité et son humanité. Bien sûr le scénario n'est ni un biopic de Keny Arkana, ni un documentaire sur les cités, Lenny est un personnage de pure fiction et son parcours, un parcours inventé.

Pourquoi avoir fait appel à François Bégaudeau pour la co-écriture du scénario ?

Entre les murs – aussi bien le livre que le film, ont compté pour moi. Peut-être parce que je suis fils d'institutrice, la



vie de cette classe avec ce professeur qui met toute son énergie à tenter de transmettre sa passion pour le français m'a particulièrement touché. Assez spontanément, j'ai donc contacté François, pour son expérience de la jeunesse au plus près de la réalité adolescente, et son regard critique sur la société. J'y voyais une sorte de continuité. À ce moment-là, j'avais déjà écrit une première version du scénario, le film avait alors une dimension de conte, c'était une femme qui racontait à une petite fille son histoire d'amitié qui lui avait sauvé la vie. Avec François, encouragés par Elisabeth Perez ma productrice, on a décidé d'écrire un film davantage ancré dans le réel. On a finalement trouvé le film, sur le chemin du réalisme social en avançant par couches successives, comme dans une partie de ping-pong.

Vous avez été assistant sur des films comme *Bye bye* de Karim Dridi ou *Le Petit voleur* d'Erick Zonca, qui montraient un Marseille très masculin. Alors qu'au centre de votre film, il y a deux filles... même si le titre peut laisser penser le contraire !

Je voulais donner la parole aux filles. Dans ces cités, des gamines ont peu de chances de devenir des contemplatives : elles doivent agir pour s'en sortir, c'est plus dur pour elles d'exister, de faire entendre leur voix. Et dans ce contexte, l'adolescence, l'âge des possibles, est aussi celui où l'on

prend conscience des impasses. Où l'on ressent plus cruellement les injustices, où l'esprit d'aventure se heurte en permanence aux murs du quotidien et aux épreuves de la réalité. Avec leur 18 ans, Lenny et Maxine doivent davantage se bagarrer que des garçons. Comme si elles portaient dans la vie avec un handicap, ou qu'elles avaient toutes les deux des chaussures de plomb. Elles traversent des épreuves bien trop lourdes pour leurs épaules et n'ont même pas idée de ce que pourrait être une vie facile. Elles se sentent à l'étroit dans ce paysage urbain désolé et nourrissent des rêves d'envol. Bien sûr je trouvais ces éléments intéressants et originaux pour être traités dans un film. En plus, même si *Le Petit voleur* fait partie des films auxquels je suis fier d'avoir collaboré, je n'avais pas envie de refaire quelque chose qui avait déjà été fait.

Le film repose sur la dynamique entre deux héroïnes très complémentaires.

L'amitié commence par une rencontre. Je voulais filmer un tandem de battantes. Je voulais créer un binôme, avec deux filles qui seraient presque le négatif l'une de l'autre. Lenny, une fille blanche de peau mais noire et torturée intérieurement, et Max, une petite black solaire et inventive. Comme à l'adolescence tout est extrême, même l'amitié, celle que se découvre Max et Lenny est fusionnelle, exclusive.

Qu'est-ce qu'il reste quand on n'a rien ou presque rien ? Il reste l'amitié, bien gratuit, à portée de tous. Richesse des pauvres. Il paraît qu'on apprend de nos parents, de nos maîtres, de nos chefs, de nos artistes. On dit moins qu'on apprend beaucoup de nos amis. On dit moins tout ce qu'on leur doit. À Max, Lenny doit la révélation qu'elle est douée et qu'il n'y a pas de fatalité à ce que son talent reste confiné à sa chambre. Si l'amour déplace des montagnes, l'amitié déplace des chaînes de montagnes. L'amitié commence par une rencontre. À la fois hasardeuse et nécessaire, aléatoire et logique comme toutes les rencontres. Max et Lenny devaient se rencontrer mais auraient pu ne pas. Leur compagnonnage est puissant comme une évidence, bancal comme une circonstance.

François Bégaudeau, au sujet du film.



Lenny offre à Maxine des moments forts et enivrants, une vraie vie d'adolescente, libre et sauvage, elle ne sait pas y résister. Elle lui permet de se sortir de son quotidien difficile,

qu'elle subit encore plus depuis la maladie de sa grand-mère. De son côté, à travers Maxine, Lenny réapprend à nouer des liens avec les gens, la vie, la société. Également sur le plan musical, Max agit comme un révélateur pour Lenny. Elle a bien compris qu'il y avait quelque chose de vital pour Lenny dans le rap, que c'était son unique manière de s'exprimer, d'exorciser son passé douloureux et son avenir incertain. Max lui permet d'accoucher de ça, de parler d'elle-même pour la première fois. C'est d'ailleurs pour cette raison que Max apparaît en premier dans le titre : c'est grâce à elle que le miracle se produit.



Dans quelle mesure les deux actrices se sont-elles appropriées leur personnage ?

Je voulais des filles qui aient en elles quelque chose des personnages. Pour qu'elles puisent dans leurs vécus des sensations, et que ça les aide à restituer les émotions du texte. Pour Lenny il fallait donc quelqu'un de tourmenté et sombre. Et pour Maxine, il fallait une fille plutôt joyeuse et optimiste. Camelia et Jisca ont beaucoup apporté à leurs personnages. Il y avait le scénario bien sûr, mais je les laissais assez libres. Je leur demandais souvent : « *Que ferais-tu dans cette situation ? Que dirais-tu ?* » et j'ai gardé beaucoup de leurs propositions. Sur le côté blessé, torturé, Camelia est sans doute allée plus loin que ce que j'avais écrit. Et puis peut-être que Lenny est devenue un peu moins bavarde que dans le scénario. On a opté pour une certaine économie de mots, en jouant sur les silences, les regards. C'était très touchant de la voir s'épanouir au fur et à mesure du tournage. Le personnage de Max exigeait de la pudeur dans l'interprétation. Jisca est une actrice impressionnante. À la fois lumineuse et d'une intensité rare. Une fois canalisée, son énergie apporte beaucoup de souffle au personnage. Notre collaboration fut évidente et passionnante.

Camélia a aussi contribué à la partie musicale du film...

Je sentais qu'elle avait quelque chose à dire musicalement. Pendant la préparation, j'ai découvert tout ce qu'elle avait pu écrire et chanter. J'ai alors vu qu'elle avait un univers particulier, une formidable capacité à transformer ce qu'elle ressent en mots et une façon singulière de rapper. J'ai décidé de lui faire confiance, de lui confier les moments où Lenny rappe. Pour moi, il y avait une logique là-dedans. Et plus Pand'Or donnait à son personnage, plus Lenny apparaissait. Les deux ont fini par se confondre. Camélia m'a proposé des instrumentaux avec son musicien Simon Neel, puis des textes. Il y avait des contraintes liées au film, les morceaux devaient parler de Lenny, de Marseille. Dans le concert de fin, elle parle des sans-papiers expulsés, de la Françafrique, et ça fait évidemment écho au film.

J'ai eu également envie de faire une tentative en travaillant sur le *Concerto n°23* de Mozart. On en a samplé un extrait comme base de hip-hop et l'air est devenu un des fils conducteurs du film. Jusqu'au générique de fin, où on entend le morceau finalisé, comme un accomplissement de Lenny rappeuse. On voit là un des pouvoirs de la musique, qui traverse les âges et peut prendre plusieurs formes : un classique de Mozart devient la base d'un rap qui sert de vecteur pour Lenny, pour exprimer ses émotions.

Si les parents sont absents, il est vrai que Max comme Lenny ont des attaches familiales fortes. Max s'occupe de sa grand-mère, de ses petits frères et de sa sœur, tandis que Lenny est la mère d'une petite fille...

C'est vrai que comme le personnage de Lenny est sombre et solitaire au début, j'imagine que le spectateur est surpris de découvrir qu'elle a une fille. Même si Lenny a eu sa fille par accident, elle se découvre une fibre maternelle qui la maintient presque en vie. Sur le tournage, la petite qu'on a trouvée en casting était formidable, très épanouie. Et Camélia a été généreuse avec elle. Elle-même a une petite sœur dont elle s'occupe beaucoup, ça a été une chance. Le personnage de Max, elle, a une conscience familiale très

forte, un truc inné qui fait qu'elle prend la place d'une mère absente et qu'elle s'occupe de tout chez elle. Comme chez Pialat ou Cassavetes, j'avais envie de scènes familiales où ça bouge, ça vit, avec des gamins qui courent en criant, en rigolant... Et Jisca a parfaitement su embarquer avec elle les deux petits frères et la petite sœur du film. C'est vrai que toutes les deux dans le film n'ont pas de parents, pas d'ascendants. Je voulais qu'elle soient elles-mêmes ouvrières de leurs vies. Mais pour autant je ne traite pas cette absence comme un traumatisme de la vie, elles le dépassent.

Contrairement aux clichés, les rapports entre les adolescentes et les adultes (professeurs, éducateurs...) ne sont pas systématiquement conflictuels...

Absolument. Je ne voulais pas faire une représentation caricaturale des relations entre les adolescents et les adultes. Effectivement il y a de la violence, mais les rapports entre les jeunes et les éducateurs par exemple sont plus nuancés et complexes que ça. Également, je n'avais pas envie d'en rajouter dans la noirceur. Pour moi, les éducateurs, les enseignants, même les policiers quelque part, essaient de faire en sorte que ça se passe bien. Ils sont au service des autres, ils ont des convictions, des difficultés aussi. J'ai essayé d'éviter le face à face schématique, avec les bons d'un côté et les méchants de l'autre.





CAMÉLIA PAND'OR

« On me dit d'être peace and love, mais j'ai l'amour et la haine aux trouses qui se mélangent », scande Camélia Pand'Or sur le titre *Peace and love*, qu'on entend à la fin de *Max & Lenny*. Ses sentiments mêlés, sa rage et son blues, la jeune fille née dans le Val d'Oise en 1990 les couche sur papier depuis l'adolescence. De freestyles pour des radios en battles diffusées sur le net, elle ne tarde pas à se faire un nom dans le milieu très masculin du hip-hop. C'est grâce à une vidéo postée sur la toile que Fred Nicolas la repère. Il se souvient que lors de leur premier rendez-vous, elle lui a avoué : « J'ai toujours rêvé de faire du cinéma, mais je pensais que c'était interdit pour moi. » Le cinéaste, qui n'avait pas forcément imaginé au départ une Lenny issue de l'immigration (Camélia est d'origine algérienne), est conquis par cette fille « foncièrement belle », et aussi « très introvertie ». « *Ce côté sauvage de Lenny, on le retrouve chez elle puissance 10 !* », note Fred Nicolas, également impressionné par ses talents de musicienne, « *Son rap très viscéral, cette façon singulière de rapper à contretemps et ce travail sur le souffle très intéressant* ». Des qualités qu'on retrouve sur les deux albums déjà enregistrés par Pand'Or, *Le Cul entre deux 16* et *Dans ma boîte*, sortis après le tournage du film.

JISCA KALVANDA

« Autant Camélia est rêveuse et solitaire, autant Jisca a la tête sur les épaules », souligne Fred Nicolas à propos des personnalités très différentes de ses deux interprètes, qui ont su peu à peu s'apprivoiser. « *Jisca a un grand dynamisme, une grande générosité* », ajoute le réalisateur. Sur le tournage, contrairement à l'instinctive Camélia, Jisca Kalvanda aime avoir des indications de jeu. Il faut dire qu'à 20 ans, elle a un profond désir de poursuivre dans cette voie. Depuis 2011, elle fait partie de 1000 Visages, association visant à promouvoir des comédiens en herbe issus de tous horizons. Dans ce cadre, elle participe à des courts métrages, devant ou derrière la caméra. Pendant la préparation de *Max et Lenny*, elle est choisie par Jean-Xavier de Lestrade pour faire partie de la bande de filles du téléfilm *3 fois Manon*. Vue depuis dans la série *Engrenages*, elle trouve, grâce à *Max & Lenny*, son premier rôle dans un long métrage. Sa prestation de jeune Congolaise sans-papiers au grand cœur lui a déjà valu un Prix d'interprétation au *Festival de Saint-Jean-de-Luz*.



Le Marseille que vous montrez est très hétérogène, à la fois urbain et bucolique, il y a à la fois les cités et les calanques...

Marseille, c'est ma ville intime. C'est un cliché de le dire mais c'est vrai : c'est une ville avec des contrastes très forts. Avec aussi bien des quartiers pauvres que des quartiers bourgeois et protégés. C'est sans doute l'unique ville au monde dont les canons, ceux du fort Saint-Jean qui borde le Vieux Port, sont braqués non pas vers le large, mais vers la ville et ses habitants ! Je voulais qu'il y ait dans le film une dimension d'aventure, que les filles fassent un voyage dans l'inconnu pour se sortir de leur zone. Marseille permet cela. J'ai voulu transcender le réalisme social pour faire un film plus poétique et optimiste, montrer le monde violent de la banlieue mais aussi celui des criques ensoleillées et des quartiers résidentiels.



Au-delà de vos propres souvenirs d'adolescent à Marseille, avez-vous fait un travail d'enquête sur le terrain pour la préparation du film ?

Bien sûr. On a tourné dans la cité Consolat, la première des quartiers nord. Après, il y a les cités plus dures, la Castellane, la Bricarde et d'autres. Je l'ai choisie pour son côté cinématographique, avec ses colonnes de béton, cette autoroute qui passe juste en bas, et cette vue somptueuse sur la mer et l'horizon. Et en plus d'être une cité un peu préservée, un de mes copains d'adolescence y habite encore. J'y suis allé régulièrement pendant l'écriture, une fois tous les deux mois environ. Et dès que le film a été lancé, j'y suis allé quasiment tous les jours, pour aller à la rencontre des gens. Je ne voulais pas arriver en force avec les camions, essayer de saisir des choses à la volée... Ça aurait été la catastrophe.

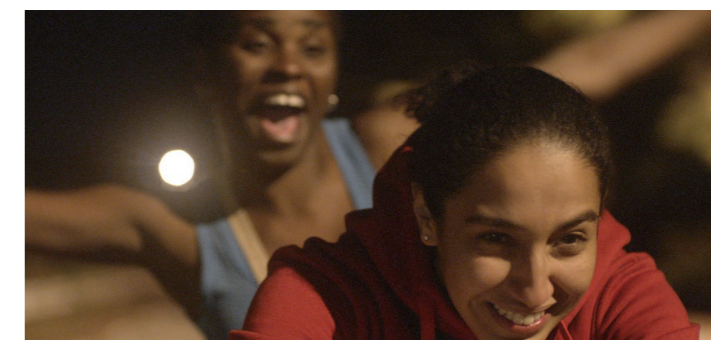
La question de la drogue dans les cités n'est pas évacuée...

C'est une réalité terrible. Quand j'y habitais gamin, ça n'avait pas atteint le degré actuel. Aujourd'hui La Bricarde est le supermarché de la drogue. Paradoxalement, l'endroit est aussi un des plus sûrs de la ville. Le trafic fait vivre bon nombre de gens, surtout des jeunes qui, au lieu de chercher un boulot, font les guetteurs pour gagner 50 euros par jour. J'avais envie d'en parler comme d'un fait de société, d'une réalité de ces quartiers. Je pensais qu'il fallait aborder cette question de façon simple, parler de ces gens qui ont conscience que c'est mal, mais qui en même temps n'ont que ça pour ramener un peu d'argent à la maison.

La musique est bien sûr très présente dans le film, et pas uniquement du rap...

Pour moi dans le rap, il y a une majorité de choses sans intérêt que je ne veux même pas qualifier de musique. Le rap est souvent synonyme de machisme, de sexisme, de violence gratuite, et musicalement sans recherche. Mais pour moi les valeurs du hip-hop ont une certaine noblesse, et quand c'est bien, c'est très bien. Le rap peut parfois être entraînant, engagé, poétique.

La musique était un des éléments essentiel du récit. Je voulais que mon héroïne ait un lien particulier avec la musique, un lien sacré. Car le véritable plaisir de Lenny, son refuge, c'est la musique. Elle a d'ailleurs des goûts éclectiques, elle écoute du classique, du jazz, de la pop, de la soul. C'est là sans doute que la personnalité de Lenny rejoint la mienne : au-delà même du fait que c'est un moyen de s'exprimer, c'est une façon de se faire du bien. Comme dit Lenny, un peu naïvement, : « *La musique, c'est la vie* ». Au Festival de Saint-Jean-de-Luz, Xavier Beauvois m'a dit : « *Tu m'as fait comprendre le rap !* » ça m'a touché. ■



BIOFILMOGRAPHIE DE FRED NICOLAS



Fred Nicolas a été l'assistant de nombreux cinéastes dont Robert Guédiguian, Erick Zonca, Arnaud Desplechin, Pierre Salvadori, Manuel Pradal, Brigitte Roüan, Agnès Merlet, ou Marina De Van.

Il a réalisé un court métrage, *Vivre* (30' - 2000), sélectionné entre autres au *Festival Tous courts* d'Aix-en-Provence

et deux documentaires dont *Rouge Bandit* (56' - 2009), consacré à Charlie Bauer.

Max & Lenny est son premier long métrage.

Le scénario a obtenu l'avance sur recettes du CNC et le prix de la Fondation Gan pour le Cinéma en 2012.

BIOFILMOGRAPHIE DE FRANÇOIS BÉGAUDEAU

François Bégaudeau publie son premier livre, *Jouer juste*, en 2003, aux Editions Verticales. Suivront *Un démocrate*, *Mick Jagger* (éditions Naïves, 2005), *Dans la diagonale* (Verticales, 2005), *Entre les murs*, (Verticales, 2006), *Fin de l'histoire* (Verticales, 2007), *Vers la douceur* (Verticales, 2009), *La Blessure la vraie* (Verticales 2011), *Au Début* (Alma 2012), *Deux singes ou ma vie politique* (Verticales 2013), *D'an à zèbre* (Grasset), *Le Moindre mal* (Seuil)

Il est aussi l'auteur d'essais, de pièces de théâtre, de BD. Il pratique la critique de cinéma et littéraire à *Transfuge*. Son roman *Entre les murs* (Verticales, 2006) a été adapté par Laurent Cantet. Il en est le co-scénariste et l'interprète principal. Le film obtient la Palme d'Or au *Festival de Cannes* en 2008.

FICHE TECHNIQUE ET ARTISTIQUE

Interprétation Camélia Pand'Or, Jisca Kalvanda, Adam Hegazy, Alvie Bitemo Mamounga, Norbert Godji, Cathy Ruiz, Martial Bezot, Manelle Tighilt, Bouchta Saïdoun, Mathieu Fascella, Nouri Seif-Eddine, Mathieu Demy, Pierre Salvadori

Réalisation Fred Nicolas

Scénario Fred Nicolas et François Bégaudeau

Chef opérateur Sébastien Buchmann

Ingénieur du son Jean-Michel Tresallet

Décors Olivia Tournadre et Mourad Saïdi

Casting Eve Guillou, Cendrine Lapuyade, Boris Vassalo, Bania Medjbar, Julie Bonan

Assistants réalisateur Luis Bertolo, Paule Sardou

Régisseur général Olivier Coquillon

Chef électricien Philippe Leroy

Chef machiniste Philippe Marton

Costumes Janina Ryba

Maquillage Valérie Tranier

Montage image Mike Fromentin et Gilda Fine

Montage son Pierre Bariaud

Mixage Samuel Aïchoun

Photos de plateau Alette Cosset

Compositeurs Simon Neel et Camélia Pand'Or

Coordinateur de production Lionel Massol

Productrice déléguée Elisabeth Perez

Production CHAZ Productions

Avec la participation du Centre National du Cinéma et de l'Image Animée

Avec le soutien de la Région Provence-Alpes-Côte d'Azur, de la Fondation Gan pour le Cinéma et du Fonds Images de la diversité

en coproduction avec Film Factory, Sedna Films et Solaire Production

en association avec Indéfيلمs 2

Ventes internationales Alpha Violet

Une distribution Shellac



Graphisme: Christèle Huc